

L'origine et la fin de la curiosité

Vincent Lambert

Numéro 75, hiver 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89522ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, V. (2019). L'origine et la fin de la curiosité. *L'Inconvénient*, (75), 96–97.

L'origine et la fin de la curiosité

LE RÉEL ET NOUS **Vincent Lambert**

Dès le premier cours, je prends sur moi d'illustrer ce qu'*analyser* veut dire. Le prétexte est excellent pour montrer aux étudiants une vidéo de notre rat domestique. Mes garçons l'appellent Thunder, en hommage à la musique d'AC/DC, peut-être aussi à cause de son éclair blanc sur le front. Thunder est parfois pris de crises de panique intenses qui le poussent à bondir dans tous les sens et à répandre le fond de sa cage sur le plancher. C'est une bête anxieuse, qui cherche les cachettes et craint sans doute, comme les cégépiens, d'être regardé par tout le monde (peut-être devrions-nous lui faire une page Facebook pour améliorer son image personnelle). Le rapport avec le plan de cours est que Thunder ne cesse de passer son environnement au crible de l'analyse. Sur la vidéo, on le voit faire des allers-retours inlassablement sur le bord d'une fenêtre comme si sa petite vie en dépendait. Par ses narines, il traite apparemment de l'information, beaucoup et abusivement.

Alors, à quoi peut bien répondre cette furieuse propension ? Les premières réponses nous ramènent inévitablement à Darwin, à la nécessité de survivre, de se nourrir, de s'abriter. On ne blâmera pas la vie de vouloir préserver ses véhicules, mais le prisme classique de la survivance ne semble pas tout expliquer. Même à l'abri derrière une plante, même repu de toute la moulée du monde, Thunder renifle éperdument partout. J'ai fini par deviner qu'il analyse aussi *pour voir*, pour répondre à l'imprécation d'Horace – *Sapere aude !* –, et c'est ce qu'on appelle de la curiosité.

Il faut distinguer cette fonction de la première, car toutes deux semblent se contredire. Quand j'analyse pour voir, sans savoir ce qui m'attend, je m'expose, je mets probablement ma vie en danger ; et quand j'analyse mon environnement pour survivre (à l'orage ou au regard des autres) je dois renoncer à ma propre curiosité. Non pas à la possibilité même de découvrir (personne n'est à l'abri d'une découverte) mais au désir, non, à l'ouverture, à la perspective qui fait du monde un lieu de trouvaille.

L'être humain s'est beaucoup penché sur ce qui pouvait le distinguer des autres animaux (l'outil, le rire, etc.) et nous savons maintenant que rien n'est tranché, isolé, tout est plutôt une question de degré. Des études ont démontré que les rats sont capables d'empathie. Ils préfèrent généralement aider un ami que manger leur plat. Même affamés, ils prennent le temps de sentir la main qui les nourrit, ils vont jusqu'à grimper dessus pour voir à quoi elle est reliée. D'après la théorie de l'évolution, comme nous sommes beaucoup plus intelligents qu'eux, nous devrions logiquement être leurs dieux de la curiosité. Nous l'étions tous, enfants. Nos parents devaient nous surveiller, nous devions voir et goûter, explorer, expérimenter. Personne ne nous l'avait appris. Nous répondions avidement à un impératif qui venait de plus loin que nos visages.

Qu'avons-nous fait de la fonction exploratoire ? Que voulait-elle faire de nous ? Analyser voulait dire dévisser, démonter, rencontrer le vide là où nous pensions trouver le fantôme dans la machine, et maintenant, loin de s'être calmées, nos analyses ont été détournées. Elles évaluent sans cesse, mesurent les chances, cherchent des arrangements, nous épuisent. La preuve en est qu'on assiste à un drôle de renversement : c'est maintenant aux choses (aux livres, aux films, aux êtres...) d'éveiller notre intérêt, à elles de nous rendre attentifs, de nous ouvrir à elles. Il leur est subtilement exigé de nous redonner vie. Ce n'est pas que nous n'ayons pas de désirs. Mais le désir veut être comblé. La curiosité, elle, est autosuffisante. Elle génère son propre intérêt. Elle suffit à tout rendre fascinant, et les choses à travers elle (dans cette ouverture) n'ont pas à répondre à nos besoins. Elles trouvent une valeur en soi. Elles ont lieu d'être.

Cela commence à ressembler à de l'amour... Le mot *curiosité* vient d'ailleurs du latin *cura*, qui a donné « cure », c'est-à-dire « prendre soin ». Et c'est ici que la survie et la curiosité se rejoignent, dans cette attention qui met la conservation au service de la néophilie. Il n'est pas impossible que la vie nous engendre pour que nous nous mettions à sa découverte. À travers nos corps, elle assure la transmission des gènes, le relais du patrimoine, oui, mais en fonction d'une visée essentielle qui consisterait à se connaître, à se rencontrer à travers d'autres yeux. J'ai l'air d'en parler comme d'une entité parfaitement consciente dont nous serions les pauvres instruments, alors qu'elle devient à travers nous consciente d'elle-même. Concrètement, cela donne des gamins, un jardinier, Serge Bouchard et Niels Bohr : « *A physicist is just an atom's way of looking at itself.* »

Ceci n'est pas un plaidoyer. Pas plus qu'à l'amour, on ne peut dire à la curiosité de s'intensifier. L'amour et la curiosité sont hors de notre volonté personnelle. Elles nous placent dans un faux choix. Vous y répondez ou non, mais nous parlons ici de « forces » qui n'ont pas leur origine dans la personne, qui ne sont même pas propres aux humains, qui commencent en amont, dans l'abstrait, l'invisible, et semblent nous orienter dans le monde.

Nul n'en est coupé. La curiosité dort, c'est tout. Son affaiblissement temporaire a simplement son origine dans une croyance. Le pire des indifférents ne pourrait pas arrêter d'y penser si on lui disait qu'on a retrouvé une vieille photo de lui qu'il n'a jamais vue, une image qui pourrait bien le chambouler, expliquer sa vie, peut-être... Nous ne sentons pas vraiment qu'une information essentielle nous manque, nous ne pensons pas qu'elle pourrait nous montrer l'origine et la fin de toutes choses. Personne ne m'avait jamais dit qu'il y avait quoi que ce soit à découvrir, un secret que personne d'autre ne pourrait vivre à ma place, tellement grand qu'on ne pourrait le confier à quiconque.

Thunder en est l'esclave nerveux et ravi. Il l'ignore, sans doute, mais en porte le signe au front. ■